qu

RENOIR

L'oeuvre réinventée

MAISON RENOIR, ESSOYES
DU 21 JUIN AU 21 SEPTEMBRE 2025

www.renoir-essoyes.fr

Renoir, Les Anémones © Musée d'arts de Nantes - Photo : Alain Guillard

RENOIR
L'ŒUVRE RÉINVENTÉE

Du 21 juin au 21 septembre 2025
Essoyes, « Du Côté des Renoir », Maison Renoir

Commissariat
Dominique Lobstein
assisté de
Magalie Duvaux
Frédérique Kirstetter

Contact Presse
Patrick Tomas / Agence House-Off
Tél. : +33 (0)6 42 41 35 43
E-mail : patrick.tomas@house-off.com

Remerciements
Cette exposition est organisée par la ville d'Essoyes
avec le concours des collections
- du Musée d'Orsay et de l'Orangerie et de Monsieur Sylvain Amic, directeur
- du Musée Félix Faure d'Aix-les-Bains et de Madame Delphine Miège, directrice
- du Musée Renoir de Cagnes-sur-Mer et de Monsieur Emeric Pinkowicz, directeur
- du Musée d'Arts de Nantes et de Madame Adeline Collange-Perugi, directrice
- de la Galerie 1900 by SP et Stéphanie Penant

L'exposition bénéficie
du mécénat de
- Artrans
- La Galerie de l'hôtel de ville - Chalon en Champagne / SGM
- Groupama Nord-Est,
- Initial Expertise
- Pépinières Caccia
- SCNF Gares et Connexions
- XEFI Troyes-Sud,
- Champagne Charles Collin, Champagne Jacques Defrance, Champagne Rémy Massin & Fils, Champagne Thierry Mercuzot, Champagne Richardot, Champagne Veuve Doussot

du soutien de
- La Communauté de Communes du Barséquanais en Champagne
- L'Office de tourisme de la Côte des Bar en Champagne
- L'Aube en Champagne Attractivité
- Le Département Aube en Champagne
- La Région Grand Est

PREFACE

C’est avec une grande fierté que notre commune accueille cette exposition consacrée à *Renoir, l’œuvre réinventée*.

À travers un éclairage inédit sur la période posthume de l’artiste, cette présentation met en lumière l’histoire méconnue de la circulation de ses œuvres, les choix de ses héritiers, et le rôle central joué par la galerie Barbazanges-Hodebert.

Ce pan singulier de l’histoire de l’art nous rappelle combien les trajectoires des œuvres continuent bien souvent après la disparition de leur créateur. À l’heure où l’authenticité et la mémoire patrimoniale sont au cœur des préoccupations culturelles, cette exposition nous invite à la réflexion autant qu’à la contemplation.

Cette exposition, au cœur de la Côte des Bar en Champagne, vous invite à explorer une page surprenante de l’histoire des Renoir à Essoyes.

Thierry Mercuzot

Maire d’Essoyes

RENOIR, L'ŒUVRE RÉINVENTÉE

Le 3 décembre 1919, Pierre-Auguste Renoir s'éteint dans sa résidence des Collettes, à Cagnes-sur Mer. Dans un premier temps, son corps est inhumé au cimetière du Château, à Nice, aux côtés de celui de son épouse, Aline, décédée le 27 juin 1915, dans un caveau prêté par les Roumieux. Le 7 juin 1922, les dépouilles sont transférées au cimetière d'Essoyes où elles reposent depuis lors.

Trois héritiers pouvaient dès lors prétendre à la succession : Pierre (1885-1952), acteur, Jean (1894-1979), cinéaste, tous deux nés à Paris, et Claude (1901-1969), surnommé Coco, né à Essoyes, céramiste. Héritiers des tableaux et des esquisses restés dans son atelier, ils étaient propriétaires, en indivision, d'environ 700 peintures de leur père qu'ils décidèrent dès 1922, de vendre par l'intermédiaire de la galerie Barbazanges-Hodebert.

La Galerie Barbazanges Hodebert[1]

Le couturier Paul Poiret (1879-1944) acquiert, en 1912, un hôtel particulier du XVIII^{ème} siècle, détruit depuis, qu'il occupe depuis plusieurs années déjà, au 109, rue du faubourg Saint-Honoré. Avant cela, en 1909 ou en 1910, il décide de faire de cet endroit un haut-lieu de l'art contemporain et crée, dans une dépendance de l'hôtel particulier, une galerie d'art moderne dont l'histoire connait une suite de rebondissements. Dans un premier temps, il la confie à une de ses relations, Henri-Jean Barbazanges (1877-1944), qui avait déjà dirigé, de 1903 à 1906, une galerie de ce type au 48, boulevard Haussmann. Deux ans plus tard, en 1912, Barbazanges cède ses droits au bail à un jeune marchand, Octave Joseph Marie Roger Levesque de Blives qui meurt, à 39 ans, au champ d'honneur à Loos (Pas-de-Calais), le 9 mai 1915. Barbazanges reprend la gestion de la galerie à la mort de Levesque de Blives puis, dès la fin des hostilités, en confie la gestion à Louis César Haudebert, dit Hodebert[2] (1879-1932) assisté par le marchand Joseph, dit Jos Hessel (1859-1942). En 1923, Barbazanges se retire de l'affaire qui est désormais dirigé par Hodebert, mais la raison sociale demeure « Barbazanges Hodebert successeur ».

Des soucis de santé vont rapidement obliger Hodebert à cesser son activité ; il vend le fonds de commerce à Georges Bernheim (dates inconnues) avec lequel il était en affaires depuis quelques années. Une partie de ce que verse Bernheim correspond à des œuvres demeurées en stock dont un petit ensemble nous renseigne sur les pratiques commerciales du précédent propriétaire. En effet, sur la liste de trente-quatre peintures et sculptures apparaissent « huit tableaux par Toulouse-Lautrec » ; il s'agissait, en fait, des deux grands panneaux que l'artiste avait peint, en 1895, pour décorer la

[1] Ce qui suit est largement emprunté aux recherches d'Annie Roux-Dessarps synthétisées dans : « A propos de la galerie Barbazanges. Le fonds d'archives conservé au musée d'Orsay », *Bulletin de la Société de l'Histoire de l'Art français 2014*, 2025, p. 263-296.

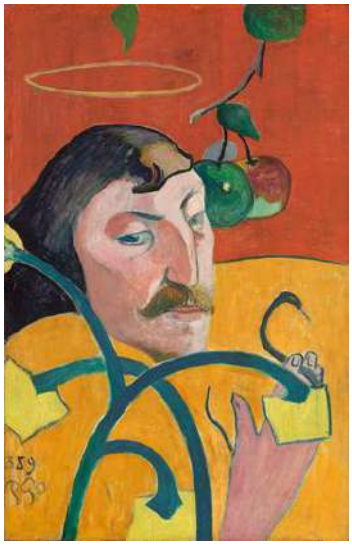
[2] C'est son père, le peintre et lithographe Auguste Léon César Haudebert (1851-1914) qui modifia la patronyme familial.

façade de la baraque de La Goulue à la Foire du Trône, découpés en huit morceaux – certaines partie endommagées étant sacrifiées ou mises de côté –, à l'occasion de leur présentation à la galerie, en 1924. Il fallut attendre 1929 pour que les fragments soient acquis par les Musées Nationaux, réunis à nouveau et les vides savamment comblés (ill. 1).

Ill. 1 : Henri de Toulouse-Lautrec
Panneaux pour la baraque de la Goulue, à la Foire du Trône à Paris, 1895
Musée d'Orsay, Paris

Quelques chefs-d'œuvre vendus par Barbazanges et Hodebert

Les chefs-d'œuvre, aujourd'hui dans les plus prestigieuses collections du monde entier, ont été nombreux à transiter par cette galerie qui les présente dans des expositions ou sait les réserver pour certains de ses clients. La galerie a ainsi eu, tout à la fois, des relations avec ses confrères parisiens, mais aussi français ou encore étrangers, ainsi qu'avec les propriétaires d'œuvres et les amateurs et collectionneurs.



Il serait trop long d'énumérer tous les chefs d'œuvre passés par le 109, rue du faubourg Saint-Honoré, mais quelques exemples peuvent illustrer l'ampleur de cette activité. Ainsi, en octobre 1919, la galerie organise une exposition intitulée : *Paul Gauguin. Exposition d'œuvres inconnues*, dont le catalogue est illustré, en couverture, d'une gravure en couleurs d'après l'*Autoportrait à l'auréole* (ill. 2), de 1889. Cette exposition mettait sur le marché les œuvres de l'artiste conservées jusqu'alors sur les murs de l'auberge de Marie Henry (1859-1945), *la Buvette de la Plage*, au Pouldu (actuelle Clohars-Carnoët, Finistère).

Ill. 2 : Paul Gauguin
Autoportrait à l'auréole, 1889
National Gallery of Art, Washington, D.C., Chester Dale Collection

En cette même année 1919, un tableau, seul, est l'objet de multiples transactions : il s'agit de l'*Atelier du peintre* (ill. 3) de Gustave Courbet (1819-1877) qui a fait partie de la collection de la sœur de l'artiste, Juliette (1831-1915), a été vendu lors de la dispersion de l'atelier de l'artiste, le 9 décembre 1881. A cette date, il est acquis par le galeriste-restaurateur Étienne-François Haro (1827-1897), pour 21 000 francs. Celui-ci le cède, en 1897, à l'agent de change et collectionneur Victor Desfossés (1835-1899), qui meurt deux ans plus tard. Racheté par la veuve Desfossés, née Anna Berthe Chable (1846-1928), à la vente après décès de son époux, le 26 avril 1899, l'immense tableau, payé 60 000 francs, a, dès lors, servi de rideau de scène dans son hôte particulier de la rue Galilée, à Paris.

Ill. 3 : Gustave Courbet
L'Atelier du peintre, entre 1854 et 1855
Musée d'Orsay, Paris

En 1919, le tableau est de nouveau vendu, il est acquis par Barbazanges pour 600 000 francs et présenté à la galerie au mois de novembre suivant. Le marchand le propose alors à 900 000 francs avant d'aménager son prix pour qu'un montage financier (État secondé par la Société des Amis du Louvre et plusieurs donateurs) permette de le faire entrer dans les collections nationales françaises.

Avant de poursuivre ce rapide survol de quelques chefs-d'œuvre passés entre les mains des marchands Barbazanges et Hodebert, il faut encore citer le rôle de la galerie dans la constitution, entre 1922 et 1927, de la collection d'Albert Barnes (1872-1951)[3], alors installée à Merion (Pennsylvanie)[4]. Acheteur exigeant, Barnes n'hésite pas à retourner ce qu'il avait d'abord choisi – ainsi en est-il allé du *Vieux Musicien* (1862, Washington, National Gallery of Art) d'Édouard Manet (1832-1883) – ou à discuter les prix, usant et abusant de télégrammes aux formules lapidaires. Le point d'orgue de cette relation fut probablement l'achat des *Poseuses* (ill. 4) de Georges Seurat (1859-1891), qui avaient été exposées dans la galerie du 30 juin au 10 juillet 1926.

Ill. 4 : George Seurat
Les Poseuses, 1886–1888,
Barnes Foundation, Philadelphie

Malgré la qualité des œuvres passées par la galerie et l'intérêt que les contemporains ont porté aux expositions qui s'y sont déroulées, les soucis commerciaux semblent s'être rapidement développés et la galerie a dû fermer ses portes au printemps 1928.

Les Renoir de la galerie Barbazanges-Hodebert

Au moment où la galerie fournissait, une à une, les œuvres qu'allait acquérir le docteur Barnes, elle était aussi en tractation avec les héritiers de Pierre-Auguste Renoir (1841-1919) pour des acquisitions en nombre. L'ensemble des documents conservés par la galerie sur ces transactions – dont une partie a disparu –, conserve le souvenir des

[3] Parmi les nombreux Renoir de la collection Barnes, bien plus nombreux sont ceux acquis auprès de Durand-Ruel.

[4] Avant l'arrivée de Hodebert à la tête de la galerie, Barnes avait déjà eu des relations avec elle, puisque, par exemple, on sait qu'il acquit, en février 1912, de la première galerie Barbazanges, *Jeunes filles aux chapeaux*, du début des années 1890, et, le 11 juin 1913, un *Déjeuner* (1875) ainsi qu'une *Femme à la capeline* (début des années 1890), auprès de Levesque de Blives.

relations parfois compliquées entre le marchand et les descendants du peintre[5] ; ce qui en reste est réuni sous le titre quelque peu journalistique et énigmatique d'*Affaires Renoir*.

Le peintre s'était éteint[6] le 3 décembre 1919, à Cagnes-sur-Mer, laissant à ses héritiers Pierre, Jean et Claude, l'ensemble de ses biens meubles et immeubles ainsi qu'un fonds d'atelier estimé à près de sept cents œuvres. En 1922, ils cherchèrent à mettre sur le marché une partie du fonds d'atelier et s'adressèrent à Henri Barbazanges qui, dans un premier temps, accueillit soixante-quatorze toiles dans sa galerie, le contrat indiquant : « Le prix de ces soixante-quatorze toiles est fixé à un million cinq cent mille francs[7]. » Si certaines peintures anciennes, relevaient du tableau classique à sujet unique, de nombreuses toiles tardives étaient couvertes de différents motifs de petites dimensions qui, rapidement furent découpées et sur lesquelles a été apposé un fac-similé de la signature de Renoir. Cette pratique a eu pour résultat de multiplier le nombre de pièces à vendre dont nous ne connaissons pas le chiffre exact.

Pour vendre les plus belles pièces de la collection, Barbazanges organisa, du 10 au 20 mai 1922, une première rétrospective intitulée *Cinquante tableaux par Auguste Renoir*, qui passa presque inaperçue mais inspira néanmoins le critique Waldemar George (1893-1970) qui commenta ainsi les œuvres tardives exposées : « Depuis [après les années 1880], Renoir, redevenu un coloriste pur s'achemine progressivement vers une forme artistique qui trouve son expression complète dans les tableaux qu'il exécuta entre 1910 et l'année de sa mort. Il s'y révèle l'héritier légitime de Rubens et de Delacroix, le peintre le plus authentique, l'artisan du pinceau le plus hardi de ce temps. Sa facture franche et simple, sa couleur explosive, sa science accomplie de la composition en font à la fois un artiste traditionnel et moderne dans le meilleur sens du mot, c'est-à-dire un homme capable de mettre les grandes lois de la peinture classique au service d'une conception personnelle de l'art pictural.

L'exposition de la Galerie Barbazanges, forme, depuis la rétrospective du Salon d'Automne de 1920, le plus éloquent plaidoyer en faveur de cette symphonie de la couleur, considérée comme le seul élément constructif du tableau, que fut l'œuvre de vieillesse d'Auguste Renoir[8]. » Du 13 au 30 octobre 1924, une nouvelle *Exposition de 50 peintures de Renoir*, se tient à la galerie. Cette fois-ci aucun critique ne se laisse aller à exprimer son admiration quand les pratiques commerciales de Barbazanges – découpages et fac-similés – soulèvent des interrogations. Illustration de cette réticence de la presse, l'article de Jacques Boyer (1869-1960), dans le numéro du 8 mars 1924 de *Science Progrès Découverte*, intitulé « Nouvelles méthodes d'expertise optique des tableaux[9] », qui consacre trois pages à de petits portraits tardifs de Renoir, sans signature et sans indication de collection[10] qui jettent quelque peu l'opprobre sur l'abondance des pièces visibles chez Hodebert.

---

[5] Sous forme de documents manuscrits et tapuscrits et de photographies, complètes ou découpées, ce sont plus de 450 documents consacrés aux différentes tractations que conservent les Archives du musée d'Orsay.
[6] Veuf d'Aline Charigot (1859-1915), depuis le 27 juin 1915.
[7] Document conservé aux Archives du musée d'Orsay sous la cote 0D0 1996-52-253.
[8] Waldemar George, « Exposition Renoir (Galerie Barbazanges) », *L'Ère nouvelle*, 16 mai 1922, p. 3.
[9] P. 150-156.
[10] Cette publication subite et inattendue pourrait être l'expression d'un règlement de compte. Impossible alors de ne pas penser à Paul Durand-Ruel (1831-1922), à Ambroise Vollard (1866-1939), à Georges Petit (1856-1920) ou à Jos

Après sa première acquisition, Barbazanges avait pris une option sur six cents autres œuvres, s'engageant à les acquérir en six lots et sur cinq ans, de 1922 à 1927. Le contrat est établi avec l'aide d'Henry Jean Laroche (dates inconnues) qui aura ensuite la lourde tâche s'occuper de la répartition des bénéfices entre le galeriste et les héritiers Renoir, situation souvent inconfortable s'il faut en croire nombre de correspondances.

« L'œuvre réinventée »

Lors de ces expositions, Barnes fit l'acquisition de plusieurs chefs-d'œuvre de différentes périodes de la carrière de Renoir, parmi lesquels on peut citer les *Enfants au bord de la mer à Guernesey* (1883, Philadelphie, The Barnes Foundation), *La Famille de l'artiste* (1896, Philadelphie, The Barnes Foundation) ou le portrait de *Misia*[11] (1906, Philadelphie, The Barnes Foundation).

Parmi les cent quatre-vingts œuvres de Renoir qui ont été acquises par Barnes[12], on trouve plusieurs exemplaires d'esquisses rapides et de petits formats : *Pommes* (1875, Philadelphie, The Barnes Foundation) qui ne mesure que 13,3 par 12,4 centimètres[13]. L'historique de cette peinture, accompagnée d'une signature « R. », en bas à gauche, est assez bien connue : elle fut offerte à Prudence Labeau, employée de Durand-Ruel, par le marchand ou, plus probablement, par l'artiste. Durand-Ruel racheta l'œuvre à sa propriétaire, le 3 novembre 1916, et celui-ci la vendit à Barnes, le 14 février 1919. Tout ceci se passa donc avant 1922 et le début des relations commerciales entre les héritiers Renoir et Hodebert.

Une étude attentive de la peinture et de sa signature semble révéler qu'il s'agit là d'un morceau découpé dans une toile de plus grande taille sur laquelle a été apposée une initiale envahissante. Il semble ainsi possible d'envisager que Pierre-Auguste Renoir lui-même a parfois pratiqué le découpage d'un motif dans une plus vaste toile.

La succession Renoir a donc probablement repris à grande échelle cette pratique qu'elle n'inventa pas mais qu'elle réinventa et qui ne fait que compliquer l'historique de nombre de ces petits motifs, notations rapides promues au rang d'œuvres.

Dominique LOBSTEIN,
Commissaire de l'exposition

Hessel (1859-1942) qui avaient fait des offres et durent voir d'un mauvais œil que leur échappe la succession Renoir gage de succès commerciaux rapides et fructueux.

[11] Née Marie Sophie Olga Adélaïde Godebska (1872-1950), elle épouse le journaliste Thadée Natanson (1868-1951), de 1893 à 1904 ; d'un autre journaliste, Alfred Edwards (1856-1914), de 1905 à 1909 ; et, enfin, du peintre José Maria Sert (1874-1945), de 1920 à 1927.

[12] 29 ont été acquises auprès de la galerie Barbazanges Hodebert.

[13] Ayant subi le même sort, on peut citer une *Esquisse de femme*, de 1916. On trouve aussi une toile intitulée *Études de têtes* (vers 1890-1900), mesurant 46 par 38 cm., sur laquelle sont réunis plus d'une dizaine de têtes ou de bustes de jeunes filles dont on connait des équivalents découpés pour plusieurs. Même chose pour *Roses et petit nu* (1916) de 21 par 39,5 cm., où les deux motifs juxtaposés semblent être destinés à être isolés en deux toiles distinctes.

VISUELS DISPONIBLES POUR LA PRESSE

L'utilisation des visuels a été négociée par le site « Du Côté des Renoir », ils peuvent être utilisés avant et pendant l'exposition (21 juin – 21 septembre 2025), et uniquement dans le cadre de la promotion de l'exposition Renoir, l'œuvre réinventée.
Les légendes et crédits photographiques doivent être mentionnés sans modification.

1

Pierre-Auguste RENOIR (1841-1919)

Études de nus
s.d.
Huile sur toile, 27 x 22,3 cm
Paris, Musée d'Orsay

© GrandPalaisRmn (musée d'Orsay) / Mathieu Rabeau - Service presse / Du Côté des Renoir

2

Pierre-Auguste RENOIR (1841-1919)

Nature morte pommes et amandes
s.d.
Huile sur toile, 20 x 43 cm
Cagnes-sur-Mer, Musée Renoir

© GrandPalaisRmn / Mathieu Rabeau - Service presse / Du Côté des Renoir

3
Pierre-Auguste RENOIR (1841-1919)

Nu d'adolescente
s.d.
Huile sur toile, 13 x 9 cm
Aix-les-Bains, Musée Faure, collection Jean Faure

© Musée Félix Faure

4
Pierre-Auguste RENOIR (1841-1919)

Les Anémones
Vers 1900
Huile sur toile, 25 x 32 cm
Nantes, Musée d'Arts

© Alain Guillard/Musée d'arts de Nantes